



LEBBRÉ DE VALROGER
LETTRES SUR LE RATIONALISME
A FROLUCK
ESSAI SUR LA CRÉDIBILITÉ
DE L'HISTOIRE

BL2740

.A3

V3

C.1

005214



EX LIBRIS
HEMETHERII VALVERDE TELLEZ
Episcopi Leonensis



1080020775

*Manuscrit de la bibliothèque de la Faculté de Médecine de Montpellier
Déposé le 10 Mars 1855*

ÉTUDES CRITIQUES
SUR
LE RATIONALISME
CONTEMPORAIN.

AVR 1855
BIBLIOTHÈQUE
MONTPELLIER

ÉTUDES CRITIQUES
SUR LE
RATIONALISME
CONTEMPORAIN,

PAR

l'abbé H. DE VALROGER,

Chanoine honoraire de Bayeux, et Professeur au Séminaire de Sommervieu.

DE L'ÉCLECTISME RATIONALISTE ET DU STOCRÉTISME;
DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ET DE LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.



PARIS,

CHEZ J. LECOFFRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DU VIEUX-COLOMBIER, N° 29.

1846

BAYEUX. — IMPR. LÉON NICOLLE,
rue Saint-Jean, 27.

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEON
Biblioteca Valverde y Telles

FONDO HISTÓRICO
VALVERDE Y TELLES

44881

BL 2740

A3

V3



FONDO E. VETERIO
VALVERDE Y TELLEZ



INTRODUCTION.

I.

Il y a des hommes pacifiques qui craignent par-dessus tout les périls et les agitations de la controverse. Si ce livre vient à tomber sous leurs yeux, ils ne rangeront sans doute au premier abord parmi les écrivains turbulents qui entretiennent, dit-on, sans motifs, une inquiétude funeste. Mais, s'ils daignent me lire avec une attention sérieuse et impartiale, ils reconnaîtront bientôt, je l'espère, que nous ne pouvons, sous aucun prétexte, renoncer à la polémique, parce qu'elle n'est pas seulement pour nous un droit, mais un devoir, et un devoir

008214

pressant. Demeurer neutres, pour éviter les fatigues ou les dangers de la lutte, ne serait-ce pas acheter la paix au prix de l'impuissance, chercher le repos dans la nullité.

Et, propter vitam, vivendi perdere causas?

Les conseils les plus sincères et les plus désintéressés de ces hommes timides, peuvent, je crois, se traduire ainsi : « Le clergé veut-il se concilier l'estime du siècle ? Il faut alors qu'il se renferme, pour quelque temps, dans des travaux scientifiques d'un caractère neutre. C'est seulement à cette condition qu'il retrouvera peu à peu l'influence qu'il possédait autrefois. » — A Dieu ne plaise que, suivant ces conseils de la prudence mondaine, nous laissons les ennemis de notre foi envahir tranquillement la société ! Nous aurions quelques chances d'obtenir par là les éloges de nos adversaires, qui nous pardonneraient sans doute notre caractère sacré, si nous voulions l'oublier nous-même. Mais ne serait-ce pas une récompense misérable, et bien digne du prêtre qui l'envierait?... Nous ne devons négliger aucun moyen d'affaiblir les préjugés de nos ennemis, et de confondre leur suffisance dédaigneuse ; mais notre premier devoir, n'est-ce pas de sauver la foi catholique, et par conséquent de lutter avec énergie contre tous ceux qui s'efforcent de

la détruire ? Certes, nous voudrions qu'il nous fût permis de cultiver en paix toutes les sciences, pour les vivifier et les sanctifier en les ramenant perpétuellement à Dieu ; nous regrettons que nos adversaires nous contraignent par leurs attaques de renoncer à ces études si douces. Mais comment nous livrer à des méditations tranquilles, tandis qu'autour de nous, on mine sourdement toutes les murailles de la cité sainte que nous sommes chargés de défendre ? Lorsque l'ennemi bat en brèche une citadelle, honte au soldat qui ne s'élance pas sur les agresseurs, pour les repousser par des sorties vigoureuses et incessantes !

« Soit ! nous répètent sans cesse les journaux rationalistes (1), faites la guerre aux idées qui vous paraissent dangereuses. Si vous voulez critiquer des hommes, critiquez les morts...., pourvu qu'ils ne ressemblent à aucun vivant ! Mais n'allez pas vous attaquer à des contemporains, surtout à des contemporains illustres et puissants ! Ce serait manquer à la fois de prudence et de charité ! »

Vraiment ! Il faudrait, pour signaler un danger, attendre qu'il n'existât plus ! Il faudrait se taire, baisser la tête et croiser les bras, dès que l'ennemi de la patrie serait puissant et actif ! Non, non, ce ne serait pas de la

(1) Le *Journal des Débats*, le *Siècle*, le *Constitutionnel*, le *National*, etc.

prudence, mais de la lâcheté, ou de la folie. Disons-le sans détour: ce n'est pas seulement à des idées, c'est aussi à des hommes, et à des hommes puissants, que nous avons affaire. Nous en sommes fâchés, mais cela est, et nous ne devons ni le méconnaître, ni l'oublier. Ce n'est pas non plus contre des morts, c'est contre des vivants que nous devons nous défendre. Ce n'est point le passé, c'est le présent et l'avenir que nous avons mission de sauver. *Politesse et Charité*, voilà une devise à laquelle nous sommes tenus de rester constamment fidèles; mais abandonner à la séduction les âmes dont le salut nous est confié, laisser ces âmes sans secours, par une crainte aveugle d'irriter les partisans de l'erreur, ne serait-ce pas une charité dérisoire?

On dit tous les jours que la guerre engagée depuis peu entre les catholiques et les philosophes rationalistes a fait plus de mal que de bien. Nous ne voulons pas entreprendre ici un examen complet de cette opinion; mais il nous suffit de poser une seule question aux pessimistes, qui vont partout se lamentant sur les malheurs causés par la lutte. — Le panthéisme, qui nous envahissait de toutes parts avant cette controverse, n'est-il pas aujourd'hui en pleine déroute? Ne l'a-t-on pas contraint, je ne dirai point à se cacher, ce qui serait un danger de plus, mais à se renier, à se flétrir, à se réfuter lui-même, à se détruire pour s'excuser? N'est-ce pas là un succès impor-

tant (1)? Or à quoi le devons-nous? A cette controverse que l'on dit si funeste. Laissez-la donc poursuivre son cours, laissez-la achever son œuvre!

Après cela, que les professeurs rationalistes se posent en martyrs de l'intolérance sacerdotale, et qu'ils s'efforcent d'attendrir le public sur leur sort, nous leur répondons: — « De quoi vous plaignez-vous? des rigueurs de la polémique? Mais qui ne voit combien ces rigueurs vous ont déjà servi? Vous désavouez une partie de vos anciennes erreurs; c'est quelque chose. Dans des publications officielles, vous réfutez votre enseignement d'autrefois; c'est mieux encore. Quelques-uns d'entre vous deviennent chaque jour plus orthodoxes sur les dogmes fondamentaux de la religion naturelle; nous applaudissons de grand cœur à ce progrès; mais franchement,

(1) Je suis loin de penser que toute controverse sur ce point sera désormais inutile; mais, grâce à la réaction opérée par le livre de M. Maret sur le *Panthéisme* et surtout par les plaintes unanimes de nos vénérables évêques, il est certain que le panthéisme n'offre plus les dangers dont il nous menaçait depuis quinze ou vingt ans. Ceux qui garderaient des doutes sur la réalité incontestable de ce résultat, n'ont qu'à lire les dernières préfaces de M. Cousin, le *Dictionnaire des Sciences philosophiques* et les autres publications récentes de la jeune école éclectique. Ils y trouveront une réfutation incomplète encore, mais décisive à certains égards, des principales erreurs métaphysiques empruntées autrefois par M. Cousin et par quelques-uns de ses disciples à Spinoza, à Schelling et à Hegel.

à qui le devez-vous ? Est-ce bien à vous seuls et aux forces de votre raison ? N'est-ce pas, en partie du moins, la surveillance d'une critique inflexible qui vous a révélé le vice de vos théories, vous a rendus plus attentifs à éviter l'erreur, vous a contraints à une étude plus sérieuse, à une appréciation plus impartiale de la métaphysique chrétienne ? Car enfin, ni votre méthode éclectique, ni l'observation psychologique et historique, ni toutes les ressources de votre science, ne vous préservaient, il y a quelques années, des égarements les plus funestes. Si vous valez mieux qu'autrefois, sachez donc en rendre grâce à cette controverse, dont vous vous plaignez si amèrement, et résignez-vous désormais avec courage aux sévérités de la critique. Un monopole sans contrôle ne vaut rien à personne ; mais il vous serait encore plus funeste qu'à nous. »

Il ne faut pas néanmoins s'exagérer l'importance des résultats déjà obtenus par la polémique. Ils doivent puissamment exciter notre ardeur et encourager notre zèle ; mais qu'ils sont loin de suffire aux besoins de notre cause, et combien seraient aveugles ceux qui croiraient pouvoir s'en contenter ! L'Église de France est-elle sauvée, parce que les maîtres du rationalisme universitaire semblent revenir à la foi du *Vicaire savoyard* ? Combien d'erreurs non moins funestes peut-être et plus contagieuses que l'ontologie de Spinoza et de Hegel, ne répandent-ils pas de

tous côtés par leurs cours et par leurs écrits ? Ont-ils jamais désavoué, par exemple, leurs théories *naturalistes* sur l'origine et la formation de nos dogmes ? Ne s'efforcent-ils pas au contraire d'insinuer ces théories dans leurs publications les plus réservées, et jusque dans les livres qu'ils nous présentent comme des preuves irrécusables de leur parfaite orthodoxie ? Que nous importe donc qu'ils se disent cartésiens et se proclament théistes, ou spiritualistes, s'ils travaillent à dessécher la source de toute morale vraie et féconde, en détruisant dans notre patrie l'influence du Christianisme ? Or il en est ainsi, et nous en donnerons bientôt des preuves surabondantes.

Si la controverse, nécessaire en tout temps, est aujourd'hui plus nécessaire que jamais, il importe aussi plus que jamais peut-être de ne pas s'y engager avec une ardeur aveugle. Malheur à celui qui se jettera dans la mêlée sans études sérieuses, et s'efforcera plutôt de frapper fort que de frapper juste ! Il compromettra infailliblement la cause qu'il voulait servir. Pour ne pas devenir funeste et coupable, la polémique doit être constamment loyale, modérée, scrupuleusement exacte, forte sans violence, éclairée et charitable sans mollesse. Nous espérons n'avoir rien négligé pour remplir, dans la mesure de nos forces, ces conditions essentielles ; et pourtant, ce n'est pas sans crainte que nous entrons dans

la lice. Si, à notre insu, il nous a échappé quelques paroles trop sévères, nous les désavouons; si nous nous sommes trompés sur le sens de quelques textes, qu'on le prouve, et nous confesserons notre méprise avec loyauté; mais nous sommes bien sûrs que nos erreurs auraient tout au plus pour objet des détails peu importants au fond de notre thèse (1). Nous prions enfin nos adversaires de ne pas imputer nos fautes, ou nos erreurs, à la sainte cause pour laquelle nous combattons: elle ne saurait inspirer à ceux qui la défendent que justice et charité; le reste vient des hommes et doit retomber sur eux seuls.

II.

Quels sont aujourd'hui, en France, les adversaires sur lesquels le théologien catholique doit fixer principalement son attention?

Si nous mesurions l'importance de nos ennemis à la violence de leurs attaques et à l'âpreté de leur haine, nous ne pourrions hésiter un seul instant: la première place dans nos études appartiendrait sans nul doute à ces héritiers de Lamotte et du baron d'Holbach, qui

(1) V., à ce sujet, les notes I, IV, XII, à la fin du volume.

décorent leur athéisme du nom trompeur de *philosophie positive* (1), ou à ce groupe confus d'écrivains indisciplinés qui s'intitulent fièrement l'école *progressive et humanitaire* (2). Mais, en observant avec un peu de sang-froid cette multitude fanatique, on reconnaît que présentement nous n'avons pas de grands dangers à craindre de ce côté-là. Il est clair, du moins, que des ennemis aussi fougueux ne peuvent faire illusion à personne sur le but de leurs attaques; la plupart d'ailleurs ne s'adressent qu'à des âmes déjà perdues pour l'Église et hostiles à nos croyances. Les ennemis déguisés qui organisent sans bruit la désertion dans nos rangs, sont donc évidemment beaucoup plus redoutables.

L'école *progressive* compte, ce semble, plus d'adeptes que l'école *positive*, soit au sein de l'Université, soit dans la presse périodique, et à ce titre elle aurait droit à une

(1) Voyez le *Cours de philosophie positive*, par M. Auguste COMTE, 6 v. in-8°, 1830-1832. — *De la philosophie positive*, par M. E. LITTRÉ, 1 vol. in-8°, 1845.

(2) Les principales productions de l'école progressive sont les premiers ouvrages de M. Lerminier, — l'Encyclopédie de MM. P. Leroux et J. Reynaud, le livre de M. Leroux sur *l'Humanité*, la *Revue Indépendante*, les derniers pamphlets de MM. Michelet et Quinet, et une multitude innombrable d'articles épars dans la *Démocratie pacifique*, le *Siècle*, le *National*, etc. — Ces diverses publications renferment un certain nombre d'erreurs qui méritent un examen approfondi; nous les aborderons tour-à-tour dans la suite de ces *Études*.

attention plus sérieuse. Mais cette fille naturelle du Voltairianisme et de l'école éclectique n'a hérité jusqu'à ce jour que des défauts de ses parents : elle n'a ni l'esprit de son père, ni les ressources politiques et administratives de sa mère ; il nous semble, en un mot, qu'elle a par elle-même peu de chances de fortune. Depuis que M. Lermnier est devenu *conservateur*, et que M. P. Leroux a désappointé ses plus fervents disciples par ses étranges paradoxes, une grande partie de cette école n'a pas même de chef. Quand MM. Quinet et Michelet commencèrent, il y a trois ans, leurs prédications enthousiastes, les jeunes néophytes de l'*humanitarisme* crurent un instant qu'ils avaient trouvé leur messie, et que le Collège de France allait devenir le cénacle de leur bruyant apostolat. Les moins aveugles s'imaginèrent que, s'ils ne venaient pas à bout de fonder une religion nouvelle, ils deviendraient au moins les organes d'un grand parti. Mais ils n'étaient en réalité que l'écho sonore d'une agitation impuissante. Tant qu'ils ne sont pas en possession du monopole universitaire, nous ne voyons donc qu'un seul motif de les étudier, c'est qu'ils nous révèlent les secrets de leur prudente mère, et nous montrent, dans leurs folies comme dans leurs passions, les résultats naturels des leçons qu'ils ont reçues. C'est principalement par ce motif qu'ils auront une place dans nos études, mais une place subalterne et proportionnée à leur importance.

Il y a surtout un de leurs chefs qui nous paraît mériter une attention sérieuse : c'est M. Michelet. Durant un grand nombre d'années, il a dirigé l'enseignement historique à l'école normale, et la plupart des jeunes professeurs d'histoire de nos collèges royaux se sont formés plus ou moins complètement à sa ressemblance. Conteur ingénieux et brillant, mais emphatique et mignard, voltairien par le cœur, romantique par l'imagination, il représente à tous égards, au point de vue littéraire, comme au point de vue moral et religieux, la portion la plus nombreuse, la plus ardente et la plus populaire de nos ennemis. Néanmoins il a trop peu de mesure et de bon sens, pour exercer une influence durable sur les âmes élevées auxquelles nous devons principalement nous adresser. Depuis la publication de ses derniers pamphlets, quelle autorité peut-il avoir auprès d'un homme sensé, impartial et positif ? Nos adversaires les plus calmes et les plus habiles n'ont-ils pas senti pour la plupart qu'on nuisait à leur cause par de tels excès (1) ? Égaré par un désir aveugle de vengeance, ou par l'espoir

(1) Voyez le remarquable article de M. Saisset sur la renaissance du Voltairianisme, à propos du livre de M. MICHELET contre le Prêtre, la Femme et la Famille, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 février 1845, ou dans les *Essais sur la Philosophie et la Religion*, p. 191. — M. Lermnier avait déjà prélué à cet article par une spirituelle critique des leçons de MM. Quinet et

d'effrayer les catholiques timides, M. Cousin a été, je le sais, d'un avis différent: il n'a pas rougi d'approuver les colonnies et les déclamations haineuses du fougueux historien. Mais j'en conclus qu'aux yeux du spirituel philosophe, M. Michelet est un de ces combattants subalternes qu'on peut compromettre dans une manœuvre, sans s'exposer à une grande perte.

Assurément, l'école dont MM. Michelet et Quinet sont les organes, doit nous inspirer des craintes fort graves. Elle est nombreuse, très nombreuse; et, si les passions

Michelet contre les jésuites. « Pour bien combattre, avait-il dit, il faut moins d'emportement. L'esprit n'est véritablement puissant dans la polémique que lorsqu'il est maître de lui-même et de sa colère. Les combattants novices sont toujours en fureur; l'athlète expérimenté reste calme. Il est d'autant plus redoutable à ses adversaires qu'il a pour eux une désespérante et magnanime justice. » *Revue des Deux-Mondes*, 1845, p. 485. — Plus tard, en annonçant l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, M. Lerminier opposait aux violentes attaques de ses deux collègues contre le Catholicisme les belles pages que M. Thiers venait d'écrire sur le Concordat; puis il ajoutait à ce parallèle érasant ces ironiques paroles: « Jamais l'intervention du bon sens avec toute sa netteté et sa puissance ne fut plus nécessaire. Des imaginations plus ardentes que fortes s'agitent dans un triste chaos. Les uns nous apportent, comme une panacée sociale, la risible théorie du mariage des prêtres; d'autres semblent croire qu'on fabrique des dogmes nouveaux avec des mots sonores; prophètes singuliers qui sont, au surplus, trop gens d'esprit pour se croire eux-mêmes. »

anarchiques viennent à triompher, c'est dans ses mains que tombera la direction de l'enseignement universitaire. Mais, si elle a quelques chances de nous persécuter à son aise dans un jour de désordre, est-ce un motif pour que nous engagions avec elle une discussion théologique? A quoi bon discuter contre une école qui n'a que des passions? Serait-ce pour montrer qu'elle n'a point de doctrines? Mais les lecteurs qui prennent ses métaphores pour des principes, et ses grands mots pour des idées, auraient-ils la patience de nous lire? Nous ne saurions l'espérer.

Qu'importe, dira-t-on peut-être, que cette école ait des idées, ou qu'elle n'en ait pas? Elle n'a aucun besoin d'en avoir pour altérer les faits, et pour calomnier l'Église; or n'est-ce pas là ce qu'elle peut faire de plus dangereux?—Il y a au fond de cette objection une incontestable vérité, c'est qu'en défigurant l'histoire religieuse, on fait une œuvre plus funeste que si l'on attaquait la religion avec l'arme du raisonnement. Pour repousser un principe faux ou un raisonnement sophistique, il suffit en effet d'un esprit juste, attentif et pénétrant; mais, pour rétablir la vraie physionomie de l'histoire, il faut en outre des connaissances positives; il faut des recherches souvent longues et pénibles; il faut, par conséquent, des loisirs, une patience, et un amour de la vérité qui ne se rencontrent guère. C'est donc surtout aux erreurs

historiques que les théologiens doivent s'attaquer de préférence; c'est aux objections de fait qu'ils doivent répondre avec plus d'empressement, pour venir en aide aux laïques, dont la foi leur est confiée. Il semble dès-lors que l'enseignement de l'histoire aurait dû occuper la première place dans nos *Études*. Nous avons néanmoins donné cette place à l'enseignement philosophique, et voici pourquoi.

Les grandes erreurs propagées par les cours d'histoire se rattachent à un système général, dont les principes ne sont développés que dans les cours de philosophie. Avant d'exposer et de critiquer en détail toutes ces erreurs, il nous a donc paru convenable d'esquisser d'abord l'ensemble auquel elles appartiennent. Par là nous mettrons en lumière leur enchaînement logique, et l'on verra qu'elles n'ont point leur source dans l'observation, mais dans un certain nombre de préjugés arbitraires que l'on suppose perpétuellement comme des axiomes.

Aujourd'hui, l'enseignement de la Philosophie se réduit presque partout à une description moitié psychologique, moitié historique, des développements réels, ou imaginaires de l'esprit humain. Le programme officiel du baccalauréat donne à l'histoire de la Philosophie une place considérable; on lui consacre, dans la plupart des collèges, tout le second semestre de l'année scolaire, et les professeurs des Facultés en font l'objet ha-

bituel de leurs leçons. Or, tout en exposant l'histoire de la Philosophie, on résume l'histoire de la Religion (1); et Dieu sait de quelle manière on la résume! Il y a plus: l'histoire envahit les parties mêmes de l'enseignement philosophique qui lui paraissent étrangères. Qu'on examine, par exemple, la théodicée de nos philosophes éclectiques, on verra qu'elle se réduit à peu près à l'histoire de l'idée de Dieu, comme leur morale se réduit à l'histoire des idées du bien, du devoir, du mérite, du démérite, etc., ou à l'exposition critique des systèmes dont ces idées ont été l'objet. Or, sous prétexte de peindre le développement de ces idées qui sont la racine de la religion, n'est-il pas évident que l'on peut défigurer toute l'histoire

(1) Non-seulement il en est ainsi; mais M. Cousin et ses principaux disciples ont enseigné maintes fois qu'il *devalt* en être ainsi. — Cfr les textes de l'*Introd. à l'hist. de la Phil.* cités dans les chapitres III et IV de notre second livre. « N'est-ce pas, » disait, il y a quelques mois, un jeune *maître de conférences* de l'École Normale, M. Saisset, « n'est-ce pas aux philosophes qu'il appartient de ranimer les études théologiques, « d'unir ensemble, pour les féconder l'une par l'autre, l'histoire « des cultes et celle des systèmes, etc.? » (*Revue des Deux-Mondes*, 1846, p. 649). — Ce n'est pas moi qui contesterai que l'histoire des systèmes philosophiques ait besoin d'être unie étroitement à l'histoire de la religion. Mais, sous prétexte de les éclairer l'une par l'autre, on les obscurcit l'une par l'autre, et l'on s'efforce de détruire l'autorité surnaturelle du dogme catholique. C'est ce que j'ai prouvé dans mon second livre, et ce que j'achèverai de faire voir dans le quatrième.

religieuse, et détruire dans l'esprit de la jeunesse les notions fondamentales du dogme chrétien ? Nos professeurs rationalistes les plus vantés n'en ont-ils pas donné l'exemple ? C'est en effet le plus souvent par des narrations trompeuses qu'ils ont propagé le Déisme, le Naturalisme, le Fatalisme, l'Indifférentisme, en un mot, toutes les doctrines anti-chrétiennes dont ils n'osaient se déclarer ouvertement les partisans.

En recherchant les erreurs historiques semées dans la société par l'enseignement et par la presse, j'ai reconnu d'ailleurs que les plus graves et les plus dangereuses ont été surtout propagées par des professeurs de philosophie, dont les professeurs d'histoire ont seulement appliqué, reproduit et vulgarisé les idées, dans un langage plus ou moins brillant (1). Pour donner de ces erreurs une exposition irrécusable, je devais donc les étudier d'abord chez leurs représentants les plus habiles, les plus mesurés, les plus influents ; or MM. Cousin et Jouffroy méritent certainement à tous ces titres d'occuper la première place dans des *Études critiques sur le rationalisme contemporain*. Si j'avais considéré, par exemple, MM. Michelot et Quinet comme les chefs, ou les représentants les plus distingués du rationalisme universitaire, on eût crié à l'injustice, et

(1) Je fournirai, dans la suite de ces *Études*, la preuve de cette assertion.

l'on eût eu raison. Mais qu'on essaie de trouver, parmi les chefs d'école qui font aujourd'hui en France une guerre plus ou moins ouverte au Catholicisme, un penseur aussi conséquent, un logicien aussi net que Jouffroy ; qu'on cherche, dans cette multitude confuse, un esprit aussi fin, aussi souple, aussi actif, aussi modéré en apparence, un orateur ou un écrivain aussi entraînant, aussi fécond en ressources que M. Cousin ; nous sommes assurés qu'on échouera dans cette recherche (1). En nous attachant à

(1) Qu'on lise les pages étincelantes où le peintre de nos orateurs parlementaires caractérise l'éloquence de M. Thiers ; on aura, sauf quelques nuances, un portrait fidèle du talent oratoire que M. Cousin a déployé dans ses cours. — « Si une « théorie a plusieurs faces, les unes fausses, les autres vraies, « il les groupe, il les mêle, il les fait jouer et rayonner devant « vous d'une main si vive, que vous n'avez pas le temps d'at- « trapper le sophisme au passage. » Si M. Thiers est « le *Bosco* « de la tribune, le plus subtil, le plus insaisissable de nos pres- « tidigitateurs parlementaires, « M. Cousin est le *Bosco* de l'en- « seignement philosophique et historique. Il possède au plus haut degré l'art de grouper les formules, comme M. Thiers l'art de grouper les chiffres. « Souple et tenace à la fois, indifférent « et arrêté, il ne cède que pour revenir, il ne vous accorde « que pour vous reprendre ; et, au bout de ses concessions, « vous trouvez toujours ceci : Donnez-moi telle ou telle chose, ... « pourvu que vous ne me donniez que celle que je vous de- « mande. — « Il fait plus qu'émuouvoir, il fait plus que con- « vaincre, il intéresse, il amuse celui de tous les peuples qui « aime le plus qu'on l'amuse, qu'on l'amuse encore, qu'on l'a- « muse toujours, même dans les choses les plus graves. — « Il

ces deux hommes, en les considérant comme les types les plus élevés, les plus fidèles, les plus complets du rationalisme contemporain, nous avons donc enlevé à nos adversaires tout droit de se plaindre.

D'autres raisons nous commandaient encore de suivre cette marche et de nous attaquer tout d'abord à nos adversaires les plus réservés. Le devoir du controversiste, c'est de concentrer son attention là où est le danger le plus grave et le plus imminent, surtout quand ce danger est difficilement compris par la foule. Un péril qui frappe l'œil le moins clairvoyant et le moins attentif, ne saurait être fort redoutable; on le voit trop bien pour ne pas se tenir en garde et ne pas lui échapper. Les périls qu'il importe de signaler continuellement, ce sont les périls cachés, les abîmes profonds, mais recouverts, sur lesquels la foule s'avance avec tranquillité, jusqu'à l'heure où le sol miné sous ses pieds s'entrouvre et l'engloutit.

Les dangers que l'école eclectique fait courir à notre patrie, sont précisément de cette nature. Des voix

« médite sans effort, il marche sans fatigue, et c'est le voyageur d'idées le plus rapide que je connaisse... » Je m'arrête: Timon pourrait me fournir encore bien d'autres rapprochements entre M. Thiers et M. Cousin; mais ils seraient peu flatteurs pour l'éloquent philosophe, et j'ai tant d'occasions de paraître sévère à son égard que je veux ici du moins rendre à son habileté un hommage sans réserve.

puissantes les ont dénoncés énergiquement; et cependant il y a encore des hommes sincères, mais préoccupés, distraits, ou trop confiants, qui ne croient pas à ces dangers, ou qui du moins ne les craignent pas suffisamment, parce qu'ils les connaissent mal. Leur illusion vient peut-être de ce qu'en attaquant les funestes doctrines propagées par cette école, on ne les a pas toujours peintes avec des couleurs assez ressemblantes et d'une manière assez complète. Puisse-je éclairer, par une exposition nouvelle, par une critique plus détaillée, quelques-uns des esprits justes et impartiaux qui conservent encore à cet égard une sécurité déplorable!

III.

I. — Avouons-le franchement: lorsque M. Cousin essaya d'introduire en France la métaphysique de Hegel et sa philosophie de l'histoire, on ne comprit pas généralement ces spéculations étranges (1). Pour en déviner le

(1) Je dis généralement: il se rencontra toutefois des esprits attentifs qui dénoncèrent les tendances funestes de la philosophie nouvelle. Je dois citer en première ligne M^{sr} l'Évêque de Chartres, qui commença dès-lors son cloquent et chaleureux polémique contre M. Cousin (Voyez, dans la *Quotidienne* du 16 février 1828, son *instruction pastorale* sur ce sujet). M. Liambourg ne tarda pas non plus à entrer dans la lice, avec son

sens, pour en bien juger la tendance et la portée, il fallait être initié aux mystères de l'enseignement *écotérique*, ou du moins il fallait une attention, une assiduité et des connaissances préalables que peu de lecteurs et d'auditeurs apportaient alors à l'examen des doctrines enseignées par M. Cousin. Les catholiques avaient malheureusement bien d'autres sollicitudes : tout occupés de se défendre contre leurs ennemis les plus violents, la plupart ne s'inquiétaient guère d'une philosophie équivoque, dont les erreurs souvent paradoxales semblaient peu propres à réussir en France. A côté de Voltaire, de Rousseau, de Volney, de Dupuis, de Diderot, du baron d'Holbach, de Cabanis et de Broussais, le spiritualisme du jeune successeur de M. Royer-Collard paraissait même un progrès, et il l'était véritablement à plusieurs égards. Grâce à l'obscurité discrète dont l'habile professeur enveloppait ses théories hérétiques, il put donc arriver sans bruit à diriger presque seul le haut enseignement universitaire ; et, du sein de la puissante forteresse où il sut s'établir en maître absolu, il domina bientôt l'avenir intellectuel et moral de notre patrie. Mais son monopole devenant chaque année plus tyrannique, on sentit peu à peu le besoin

Jugement si sûr et sa logique si ferme (Voyez, dans ses œuvres, l'*École de Paris* et l'examen de *l'École éclectique* qu'il inséra plus tard dans son admirable esquisse du *Rationalisme* et de la *Tradition*).

d'examiner plus attentivement l'esprit de cette philosophie officielle, qui se posait fièrement comme l'*État enseignant*.

Dans la polémique qui s'ensuivit, le chef et les membres de l'école éclectique furent amenés involontairement à manifester toute leur haine contre l'Église et leurs prétentions ambitieuses. Pour les esprits observateurs qui ont suivi cette polémique avec attention et impartialité, il n'y a donc pas à cet égard d'illusion possible. Mais, si la controverse a éclairé les hommes qui ont étudié toutes les pièces du débat, elle n'a servi en revanche qu'à égarer de plus en plus les lecteurs crédules ou exclusifs des journaux hostiles à l'Église. Qu'on se rappelle combien ces lecteurs sont nombreux, et l'on ne s'étonnera plus de rencontrer une foule de personnes qui croient encore aux protestations d'orthodoxie sans cesse répétées par M. Cousin (1). N'y avait-il pas, durant le dernier siècle, des honnêtes gens qui plaignaient aussi M. de Voltaire comme un bon chrétien calomnié par les Jésuites ?

(1) Si l'on veut se former une idée exacte des ressources que nos professeurs rationalistes possèdent pour égarer l'opinion, il ne faut pas oublier qu'ils ont su se ménager des alliés puissants dans les journaux les plus répandus. Tandis que les jeunes philosophes de l'École Normale résument leurs leçons dans la *Revue des Deux-Mondes*, d'autres professeurs plus mécontents du pouvoir portent leurs travaux à la *Revue Indépendante*; les principaux rédacteurs du *Journal des Débats* et

Ce qui donne aux apologies de M. Cousin et de ses disciples une apparence de vérité, c'est qu'il y a dans les doctrines de ces philosophes deux parties bien différentes. L'une, qui n'a rien de commun avec le Rationalisme (1), est empruntée à des philosophes chrétiens, à M. Royer-Collard, à Reid, à Leibniz et à Descartes; l'autre vient de Spinoza, de Kant, de Fichte, de Schelling, de Hegel, et des syncrétistes alexandrins. Or la première occupe peut-être plus de place que la seconde dans les ouvrages de ces professeurs; il semble donc assez naturel d'en conclure qu'elle a dû exercer une influence supérieure, ou du moins égale. Mais si naturelle que paraisse cette conclusion, elle est complètement fautive.

plusieurs feuilletonistes du *Siecle* et du *National* sont des membres du corps enseignant. On a vu même le chef de l'école éclectique confier des fragments de ses derniers écrits au journal de M. Sue, au *Constitutionnel*, dont le rédacteur en chef est un professeur d'histoire.

(1) Nos adversaires affectent toujours de confondre la cause du Rationalisme avec celle de la Philosophie. Nous ne cessons jamais de protester contre une pareille confusion. Le Rationalisme, c'est l'orgueil déraisonnable d'une âme infirme, qui ne veut reconnaître ni sa faiblesse, ni ses véritables besoins, ni les conditions essentielles de sa régénération et de son développement régulier. Nous aurons occasion d'étudier dans la suite de cet ouvrage les symptômes de cette maladie morale, et nous espérons montrer qu'elle n'est pas moins funeste à la science qu'à la religion.

Par une combinaison déplorable de causes diverses, le mal a neutralisé le bien; la vérité a servi à l'erreur de manteau et de passe-port, et son rôle s'est borné là, ou peu s'en faut.

Si l'on veut y songer, on comprendra qu'il devait en être ainsi. Ce qu'il y a de solide dans les travaux de l'école éclectique est en effet trop sérieux et trop scientifique, pour que la foule le comprenne et en profite beaucoup; cela d'ailleurs est encore plus étroit que profond, et non moins insuffisant pour ceux qui l'apprécient, qu'inaccessible au vulgaire. On peut y trouver une justification savante de quelques vérités élémentaires du sens commun; mais l'on y chercherait vainement une solution lumineuse et complète des grands problèmes métaphysiques et moraux. C'est dans la seconde partie, dans la partie systématique et fautive, que les questions capitales, les questions religieuses, sont résolues, ou, pour mieux dire, tranchées implicitement par les hypothèses les plus téméraires, et sous l'empire des préjugés anti-chrétiens transmis à notre époque par le philosophisme voltairien.

Vent-on un exemple de la manière dont M. Cousin a détruit ce qu'il semblait avoir le mieux édifié? Je le prendrai dans les fondements de la morale. On sait que M. Cousin a défendu avec éloquence, contre Helvétius et les sensualistes conséquents, les idées du bien et du devoir: en cela du moins il s'est toujours montré fidèle

aux exemples de son premier maître, Royer-Collard. A l'aide d'une observation attentive et pénétrante, il a démontré que ces idées ont en nous une existence propre, et qu'il est impossible de les ramener aux idées de l'utile et de l'agréable. Mais, par malheur, quand il a voulu s'élever au-dessus de l'expérience psychologique, quand il s'est élançé vers les hautes sphères de la métaphysique et de la philosophie de l'histoire, il s'est perdu dans des théories paradoxales, qui l'ont ramené, par une chute inattendue, aux conséquences les plus honteuses de la morale *utilitaire* et sensualiste. Ainsi, pour justifier son apothéose optimiste du succès et de la victoire, il a été conduit à prétendre que toutes les vertus peuvent se ramener à peu près à la prudence et au courage (1). Que deviendraient l'abnégation, l'humilité, le mépris des richesses et des plaisirs, l'amour de Dieu et des hommes, toutes les vertus, en un mot, auxquelles s'immole une âme chrétienne, si cette doctrine venait jamais à prévaloir? Les idées du bien et du devoir, si fécondes lorsque la foi catholique est greffée sur elles, ne seraient bientôt que des racines stériles, sans sève et sans vie. Il ne resterait de la vertu qu'un nom trompeur, et ses autels ne pourraient plus servir qu'à exhausser le piédestal sacrilège de l'ambition et du savoir-faire!

(1) Voyez, ci-après, le chapitre VI du premier livre.

J'aurai plus tard occasion de citer vingt autres exemples non moins décisifs. Ce n'est en effet ni le Jésuitisme, ni l'Ultramontanisme, ni telle ou telle institution catholique, ni tel ou tel dogme en particulier, c'est le Christianisme dans son ensemble, c'est toute croyance et toute morale religieuse, que les erreurs de M. Cousin détruiraient nécessairement, si elles continuaient de se propager avec la puissance du monopole.

Il y a, je l'avoue, dans les ouvrages de M. Cousin et de ses principaux disciples très peu d'attaques ouvertes contre le Christianisme et l'Église. Pour ne pas compromettre le Monopole et ne pas soulever des réclamations trop vives, on a remis provisoirement dans le fourreau les armes trop clairement offensives de l'école voltairienne, et à l'objection directe on a substitué l'insinuation. Mais une insinuation équivoque, détournée et fugitive est plus dangereuse qu'une objection franche et nette. C'est une arme déloyale qui vous surprend et vous frappe sans bruit, avant même que vous ayez pu l'apercevoir. Pour parer ses coups, pour la saisir, pour l'arracher des mains de l'ennemi, pour la briser enfin, il faut une pénétration, une promptitude de vues, une souplesse, une vigilance et des forces qui manquent à la plupart des hommes. Combien donc n'est-elle pas redoutable dans un enseignement secret, qui s'adresse à des esprits jeunes, confiants et désarmés!

II. — Mais, dit-on, la philosophie de M. Cousin est trop obscure pour être dangereuse. Quelles traces peuvent laisser dans l'esprit de la jeunesse des abstractions inintelligibles, des erreurs insaisissables ?

Tout futile qu'est cet argument, il y a des gens d'esprit qui s'en contentent. Ils le croient même tellement décisif, qu'ils se jugent dispensés par lui de tout examen ; en conséquence, ils se débarrassent des démonstrations les plus péremptoires en ne les lisant pas. Il est si commode de justifier son insouciance par une frivole ironie !

Nul doute que, sur les questions les plus importantes, l'enseignement de l'école éclectique ne soit vague, obscur, mobile et presque insaisissable ; mais il n'en est que plus dangereux. S'il laisse peu d'idées précises, il laisse en revanche des impressions d'autant plus difficiles à guérir qu'on a plus de peine à se rendre compte de ce qui les a produites. L'art d'être obscur n'est-il pas le moyen le plus infaillible de faire illusion aux esprits superficiels ? Les erreurs vagues ne sont-elles pas les plus spéieuses ? Plus leur physionomie est indécise, moins elle inspire d'inquiétude ; plus leur caractère est équivoque, moins on s'occupe de les soumettre à un examen sévère. Et n'est-ce pas là ce qui peut le mieux servir à leur succès ? Si, avec cela, elles sont propagées par des hommes actifs et pleins d'adresse, si elles sont conformes aux tendances les plus intimes et les plus profondes de l'époque, elles

s'insinuent peu à peu dans les esprits, sans que la foule les contrôle, sans même qu'on y fasse attention ; elles se répandent, pour ainsi dire, dans l'atmosphère sous une forme invisible, pareilles à ces miasmes pestilentiels qui se dérobent à l'observation, mais qui n'en donnent pas moins la mort à ceux qui les respirent.

J'en appelle à toute l'histoire. N'est-ce pas du sein des nuages où se complaisent nos philosophes rationalistes, que sont sortis d'âge en âge la plupart de ces grandes hérésies qui ont bouleversé le monde moral, et ont paru souvent mettre en péril l'existence même de l'Église ? Quelles erreurs plus nuageuses et plus changeantes que les fantastiques spéculations des gnostiques ? Quels systèmes plus obscurs, plus incohérents que les théories des syncrétistes alexandrins ? Peut-on rien concevoir qui ressemble mieux, dans le fond et dans la forme, aux doctrines empruntées par M. Cousin à Schelling et à Hegel ? Quoi de plus abstrait et de plus subtil, de plus équivoque et de plus inconsistant que les sophismes des Ariens, de Nestorius, d'Eutychès et des Monothélites, de Pélage, de Celestius et de Julien, de Zwingle, de Bucer, de Calvin et des Jansénistes ? Nos pères se sont-ils jamais rassurés sous le vain prétexte que ces erreurs, étant inintelligibles, ne pouvaient laisser dans les âmes aucune trace profonde et durable ? Tout au contraire ! Et ce n'est pas sans raison que les Irénéus, les Athanase,

les Bazile, les Grégoire de Nazianze, les Augustin, les Bossuet, les Fénelon et tant d'autres, ont consumé les forces de leur génie dans une polémique incessante contre ces erreurs. C'est la sagesse infaillible de l'Église qui, par l'organe de ses plus grands évêques, de ses papes et de ses conciles, poursuivait l'hérésie d'abstractions en abstractions, et d'équivoques en équivoques, pour l'amener à se préciser, à se formuler, pour lui enlever enfin tous ses subterfuges. Que seraient devenus autrement les dogmes mystérieux, mais si féconds, de la Trinité, de la Consubstantialité du Verbe, du Pêché originel, de l'Incarnation, de la Grâce et de la Transsubstantiation, sur lesquels la morale chrétienne repose tout entière, comme la tige sur les racines ? Ils auraient disparu depuis longtemps dans un chaos stérile d'explications contradictoires, et le monde serait aujourd'hui retombé dans les ténèbres du Paganisme.

Veut-on des faits plus récents, des faits contemporains ? Quoi de plus obscur, quoi de plus inaccessible à la foule que les théories de Kant, de Fichte, de Schelling, et de Hegel ? Les timides imitations que M. Cousin et ses disciples ont essayé d'en faire, sont auprès d'elles un modèle de clarté et de précision. Ces systèmes ténébreux sont devenus néanmoins au-delà du Rhin une cause effrayante d'anarchie morale et religieuse. Séduits par une apparence austère et par un langage souvent mystique,

beaucoup de théologiens protestants se sont épris tour à tour de ces trompeuses doctrines, et dans chacune d'elles ils se sont flattés naïvement de trouver enfin les bases d'une alliance définitive entre la Philosophie et la Foi. Mais quel a été le résultat de toutes ces méprises ? Un scepticisme confus et un athéisme emphatique (1) !

IV.

« Soit, dira-t-on peut-être, l'influence de M. Cousin a été fâcheuse à certains égards. Il est à regretter, par exemple, qu'un homme aussi éminent se soit laissé fasciner par les chimères du panthéisme. Mais le charme jeté autrefois sur son intelligence par Schelling et par Hegel, est aujourd'hui rompu. L'illustre professeur ne s'est-il pas rallié pleinement à notre philosophie française du dix-septième siècle, et la jeune école ecclésiastique ne se rattache-t-elle pas d'une manière encore plus nette, encore plus décidée aux purs enseignements du Cartésianisme ? Les périls que vous signalez n'existent donc plus. »

L'objection est spécieuse ; et cependant on verra dans la suite de ces *Études* qu'elle est, au fond, de nulle

(1) Voyez les notes III et V à la fin du volume.

valeur (1). Que M. Cousin et ses disciples les plus distingués aient corrigé, depuis quelque temps, une partie de leur enseignement ; qu'ils commencent eux-mêmes à faire justice des utopies paradoxales de la philosophie allemande, cela est vrai ; mais combien il s'en faut qu'ils aient abjuré leurs erreurs les plus dangereuses ! En reniant les absurdités d'un idéalisme rêveur, en essayant ainsi de satisfaire aux exigences de notre bon sens national, ils font preuve de tact ; mais qu'y a-t-il là qui puisse rassurer un homme de sens ? Pour conserver la substance du rationalisme d'outre-Rhin, ne fallait-il pas l'approprier au goût de l'esprit français ? Eh bien ! c'est là précisément ce que l'on fait. En rejetant les paradoxes les plus bizarres du criticisme et de l'ontologie hégélienne, on conserve des erreurs tout autrement contagieuses. On sauve,

(1) Sur le Cartésianisme de M. Cousin, voyez ci-après, dans notre second livre, le § n° du chapitre VI. — Descartes, disait naguères M. Lermnier, Descartes est bien moins chrétien que Platon ; il est aussi anti chrétien qu'Aristote, puisqu'il enfante Spinoza..... Qui a fondé dans le monde moderne l'autorité du sens individuel, si ce n'est Descartes?... Le rationalisme moderne a pour père l'auteur des *Méditations*. (Revue des Deux-Mondes, 1845, page 912.) Je suis loin d'admettre cette appréciation calomnieuse de Descartes et de sa doctrine ; mais, je le demande, si nos philosophes éclectiques partagent sur ce point l'opinion de M. Lermnier, et si c'est là le motif de leur admiration pour Descartes, quelle garantie peut nous offrir leur néo-cartésianisme ?

avec un grand appareil de science, des vérités élémentaires qui ne sauraient courir aucun péril sérieux, et l'on s'allie avec les passions contre les croyances les plus menacées, et pourtant les plus nécessaires.

Nos controversistes les plus distingués (1) ayant, non sans motifs, concentré jusqu'ici l'attention générale sur le panthéisme hégélien, dont M. Cousin s'est fait souvent l'interprète, beaucoup de gens se sont imaginé qu'il n'y avait rien de plus à craindre dans les enseignements du rationalisme contemporain. Ceux qui daigneront nous lire reconnaitront, je l'espère, combien cette opinion est déstituée de fondement. Parmi les erreurs les plus séduisantes et les plus graves que j'étudie dans ce volume, il n'y en a pas en effet une seule qui ne puisse se détacher du Panthéisme, et ne se rattache aisément au Déisme vague dont nos philosophes éclectiques font aujourd'hui profession ; il n'y en a pas une qui ne s'harmonise de la manière la plus naturelle avec les doctrines impies léguées à notre siècle par Voltaire, par J.-J. Rousseau, et par les encyclopédistes (2) ; il n'y en a pas une que

(1) Voyez spécialement l'*Essai sur le Panthéisme*, par M. MAHER, et les *Considérations sur les doctrines religieuses de M. Cousin*, par M. GIOBERTI.

(2) Lorsque la philosophie allemande remplaça dans le monde celle du xviii^e siècle, dit M. Quinet, on put croire que ce qui avait été détruit par Voltaire allait être rétabli par

M. Cousin et ses disciples aient rétractée; il n'y en a pas une enfin qui ne soit reproduite chaque jour, avec plus ou moins de tempéraments et de précautions oratoires, par des membres influents de la jeune école éclectique. Je me bornerai ici à en citer deux; mais elles sont la source de toutes les autres, et les ramèneront perpétuellement: je veux parler de cet optimisme sceptique, qui justifie toutes les erreurs puissantes, et autorise l'indiffé-

- Kant et par Goethe,.... Combien de gens s'abusaient de cette
- idée que le Christianisme allait trouver une restauration com-
- plète dans la métaphysique nouvelle! Il semble que la philo-
- sophie partagea cette illusion et qu'elle crut fermement avoir
- fait sa paix avec la religion positive. *La vérité est qu'elle se*
- *borna à changer les armes émanées du dernier siècle.... C'est ce*
- *qui parut d'une manière manifeste dans l'ouvrage de Kant*
- *sur la Religion, lequel sert encore de fond à presque toutes*
- *les innovations de nos jours.... Selon l'école moitié mystique,*
- *moitié sceptique de Schelling, la révélation de l'évangile ne*
- *fut plus qu'un des accidents de l'éternelle révélation de Dieu*
- *dans la nature et dans l'histoire; et un peu après, Hegel ne*
- *vit plus dans le Christianisme qu'une idée dont la valeur re-*
- *ligieuse est indépendante des témoignages de la tradition,*
- *ce qui revient à dire que le principe moral de l'évangile est*
- *divin, lors même que l'histoire est incertaine. Or, qu'est-ce que*
- *cela, sinon aboutir dans le fait à la profession de foi du Vicaire*
- *savoyard? Ainsi, de formules en formules, la philosophie du*
- *xviii^e siècle, et celle du xix^e, après s'être longtemps combat-*
- *tues et niées l'une l'autre, finissaient par se réconcilier et*
- *s'embrasser sur les ruines de la même croyance. » (Allemagne*
- *et Italie, t. II, p. 312-344.) »*

rence universelle en matière de religion (1); — je veux parler encore d'un *naturalisme*, qui tend à détruire par ses fondements l'édifice entier de la tradition chrétienne, et qui ensevelirait infailliblement toute religion sous les ruines de l'Église (2), s'il parvenait jamais à s'établir généralement dans les esprits. — Voilà certes des erreurs tout autrement contagieuses que le panthéisme hégélien: or ces erreurs, qui en entraînent tant d'autres à leur suite, l'école éclectique les propage aussi activement que jamais. Nous en donnerons des preuves nombreuses dans la suite de ces *Études*.

Et d'ailleurs, si le panthéisme n'a plus aujourd'hui les mêmes dangers qu'avant la controverse dont il a été récemment l'objet, combien d'obscurités et de doutes n'a-t-il pas laissés dans les esprits, touchant la nature de Dieu et ses rapports avec le monde! On n'est plus fasciné aussi complètement par Spinoza, Fichte, Schelling, Hegel; on désavoue leur dogmatisme absurde et les conséquences immorales de leur ambitieuse métaphysique; mais on cherche encore une idée de l'infini supérieure à l'idée que l'Église nous donne de Dieu; on aspire à une notion de la destinée humaine plus parfaite que la notion catholique. Or, en attendant la réalisation impossible de ces

(1) Voyez ci-après, livre I^{er}, ch. VI et VII; livre II, ch. V, § 1^{er}, et ch. VI, § 1^{er}.

(2) Voyez ci-après, livre II, ch. IV, V, VI, VII.

vains rêves, tout demeure incertain ; et la morale, destituée de toute sanction efficace, n'est plus qu'un objet stérile de descriptions psychologiques et d'amplifications oratoires.

Si, détournant nos yeux d'un tel spectacle, nous cherchons à sonder les mystères de l'avenir, des pressentiments plus tristes encore viennent inquiéter notre âme. Comment espérer, en effet, que nos jeunes professeurs rationalistes ne tomberont désormais dans aucune erreur semblable à celles qu'ils désavouent ? La guerre qu'ils ont commencée contre l'Église ne les mènera-t-elle pas insensiblement plus loin qu'ils ne le prévoient eux-mêmes ? Lorsque Royer-Collard transmet son héritage philosophique à ses brillants élèves, il ne prévoyait sans doute ni la polémique anti-chrétienne du *Globe*, ni l'*Introduction à l'histoire de la Philosophie* (1). Comment ne pas craindre après cela de voir un jour MM. Saisset et J. Simon s'égarer loin de Descartes, de Malebranche et de Leibniz, comme M. Cousin et Jouffroy se sont égarés naguère loin du philosophe chrétien qui leur fut

(1) Je ne prétends pas que M. Cousin fût chrétien comme Royer-Collard, quand on lui confia, en 1815, la direction de l'enseignement philosophique à l'École Normale ; les révélations de Jouffroy ne nous permettent pas cette illusion (voyez la note II à la fin du volume). Mais, si je ne me trompe, il était alors moins hostile à l'Église que MM. J. Simon et Saisset ne le sont aujourd'hui.

premier maître, et dont ils oublièrent si vite l'enseignement plein de réserve ? Je ne conteste pas la sagacité des jeunes professeurs qui dirigent aujourd'hui l'enseignement philosophique à l'École Normale ; mais ils ne sont assurément ni plus sensés que Jouffroy, ni plus pénétrants que M. Cousin ; or ils s'engagent dans la même voie et tendent au même but, sous l'influence des mêmes préjugés, des mêmes passions. Qui donc les garantira des abîmes où leurs maîtres se sont perdus ? Le génie lui-même est saisi de vertige, lorsque, dédaignant à la fois le terre-à-terre du sens commun, ou de l'expérience, et l'appui surmaturel de la tradition révélée, il veut, comme eux, s'élever à une hauteur d'où il domine toutes les religions et toutes les philosophies. L'histoire entière l'atteste, et nos *Études* en fourniront une nouvelle démonstration.

Il me reste à combattre une dernière illusion : c'est celle des hommes qui croient tout sauvé parce que M. Cousin n'a plus le pouvoir de distribuer à son gré toutes les chaires de philosophie.

I. — Supposons que M. Cousin ait perdu toute influence administrative et politique ; on ne pourra méconnaître au moins que, depuis trente ans, il a occupé, d'abord à